

## René DESCARTES, « Première Méditation : Des Choses que l'on peut révoquer en doute », in *Méditations métaphysiques*, 1641.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me suis aperçu que, dès mes premières années, j'ai reçu quantité de fausses opinions pour véritables, et que ce que j'ai depuis fondé sur des principes si mal assurés ne sauroit être que fort douteux et incertain ; et dès lors j'ai bien jugé qu'il me falloit entreprendre sérieusement une fois en ma vie de me défaire de toutes les opinions que j'avois reçues auparavant en ma créance, et commencer tout de nouveau dès les fondements, si je voulois établir quelque chose de ferme et de constant dans les sciences. Mais cette entreprise me semblant être fort grande, j'ai attendu que j'eusse atteint un âge qui fût si mûr que je n'en pusse espérer d'autre après lui auquel je fusse plus propre à l'exécuter ; ce qui m'a fait différer si long-temps, que désormais je croirois commettre une faute si j'employois encore à délibérer le temps qui me reste pour agir. Aujourd'hui donc que, fort à propos pour ce dessein, j'ai délivré mon esprit de toutes sortes de soins, que par bonheur je ne me sens agité d'aucunes passions, et que je me suis procuré un repos assuré dans une paisible solitude, je m'appliquerai sérieusement et avec liberté à détruire généralement toutes mes anciennes opinions. Or, pour cet effet, il ne sera pas nécessaire que je montre qu'elles sont toutes fausses, de quoi peut-être je ne viendrois jamais à bout. Mais, d'autant que la raison me persuade déjà que je ne dois pas moins soigneusement m'empêcher de donner créance aux choses qui ne sont pas entièrement certaines et indubitables, qu'à celles qui me paroissent manifestement être fausses, ce me sera assez pour les rejeter toutes, si je puis trouver en chacune quelque raison de douter. Et pour cela il ne sera pas aussi besoin que je les examine chacune en particulier, ce qui seroit d'un travail infini ; mais, parceque la ruine des fondements entraîne nécessairement avec soi tout le reste de l'édifice, je m'attaquerai d'abord aux principes sur lesquels toutes mes anciennes opinions étoient appuyées.

Tout ce que j'ai reçu jusqu'à présent pour le plus vrai et assuré, je l'ai appris des sens ou par les sens : or j'ai quelquefois éprouvé que ces sens étoient trompeurs ; et il est de la prudence de ne se fier jamais entièrement à ceux qui nous ont une fois trompés.

Mais, peut-être qu'encore que les sens nous trompent quelquefois touchant les choses fort peu sensibles et fort éloignées, il s'en rencontre néanmoins beaucoup d'autres desquelles on ne peut pas raisonnablement douter, quoique nous les connaissions par leur moyen : par exemple, que je suis ici, assis auprès du feu, vêtu d'une robe de chambre, ayant ce papier entre les mains, et autres choses de cette nature. Et comment est-ce que je pourrois nier que ces mains et ce corps soient à moi ? si ce n'est peut-être que je me compare à certains insensés, de qui le cerveau est tellement troublé et offusqué par les noires vapeurs de la bile, qu'ils assurent constamment qu'ils sont des rois, lorsqu'ils sont très pauvres ; qu'ils sont vêtus d'or et de pourpre, lorsqu'ils

sont tout nus ; ou s'imaginent être des cruches ou avoir un corps de verre. Mais quoi ! ce sont  
35 des fous, et je ne serois pas moins extravagant si je me réglois sur leurs exemples.

Toutefois j'ai ici à considérer que je suis homme, et par conséquent que j'ai coutume de  
dormir, et de me représenter en mes songes les mêmes choses, ou quelquefois de moins vrai-  
semblables, que ces insensés lorsqu'ils veillent. Combien de fois m'est-il arrivé de songer la nuit,  
que j'étois en ce lieu, que j'étois habillé, que j'étois auprès du feu, quoique je fusse tout nu de-  
40 dans mon lit ! Il me semble bien à présent que ce n'est point avec des yeux endormis que je re-  
garde ce papier ; que cette tête que je branle n'est point assoupie ; que c'est avec dessein et de  
propos délibéré que j'étends cette main, et que je la sens : ce qui arrive dans le sommeil ne  
semble point si clair ni si distinct que tout ceci. Mais, en y pensant soigneusement, je me res-  
souviens d'avoir souvent été trompé en dormant par de semblables illusions ; et, en m'arrêtant  
45 sur cette pensée, je vois si manifestement qu'il n'y a point d'indices certains par où l'on puisse  
distinguer nettement la veille d'avec le sommeil, que j'en suis tout étonné ; et mon étonnement  
est tel qu'il est presque capable de me persuader que je dors.

Supposons donc maintenant que nous sommes endormis, et que toutes ces particularités, à  
savoir que nous ouvrons les yeux, que nous branlons la tête, que nous étendons les mains, et  
50 choses semblables, ne sont que de fausses illusions ; et pensons que peut-être nos mains ni tout  
notre corps ne sont pas tels que nous les voyons. Toutefois il faut au moins avouer que les  
choses qui nous sont représentées dans le sommeil sont comme des tableaux et des peintures,  
qui ne peuvent être formées qu'à la ressemblance de quelque chose de réel et de véritable ; et  
qu'ainsi, pour le moins, ces choses générales, à savoir des yeux, une tête, des mains, et tout un  
55 corps, ne sont pas choses imaginaires, mais réelles et existantes. Car de vrai les peintres, lors  
même qu'ils s'étudient avec le plus d'artifice à représenter des sirènes et des satyres par des fi-  
gures bizarres et extraordinaires, ne peuvent toutefois leur donner des formes et des natures en-  
tièrement nouvelles, mais font seulement un certain mélange et composition des membres de  
divers animaux ; ou bien si peut-être leur imagination est assez extravagante pour inventer  
60 quelque chose de si nouveau que jamais on n'ait rien vu de semblable, et qu'ainsi leur ouvrage  
représente une chose purement feinte et absolument fausse, certes à tout le moins les couleurs  
dont ils les composent doivent-elles être véritables.

Et par la même raison, encore que ces choses générales, à savoir un corps, des yeux, une tête,  
des mains, et autres semblables, pussent être imaginaires, toutefois il faut nécessairement  
65 avouer qu'il y en a au moins quelques autres encore plus simples et plus universelles, qui sont  
vraies et existantes ; du mélange desquelles, ni plus ni moins que de celui de quelques véritables  
couleurs, toutes ces images des choses qui résident en notre pensée, soit vraies et réelles, soit  
feintes et fantastiques, sont formées.

De ce genre de choses est la nature corporelle en général et son étendue ; ensemble la figure  
70 des choses étendues, leur quantité ou grandeur, et leur nombre ; comme aussi le lieu où elles  
sont, le temps qui mesure leur durée, et autres semblables. C'est pourquoi peut-être que de là  
nous ne concluons pas mal, si nous disons que la physique, l'astronomie, la médecine, et  
toutes les autres sciences qui dépendent de la considération des choses composées, sont fort  
douteuses et incertaines, mais que l'arithmétique, la géométrie, et les autres sciences de cette na-  
75 ture, qui ne traitent que de choses fort simples et fort générales, sans se mettre beaucoup en  
peine si elles sont dans la nature ou si elles n'y sont pas, contiennent quelque chose de certain  
et d'indubitable : car, soit que je veille ou que je dorme, deux et trois joints ensemble formeront  
toujours le nombre de cinq, et le carré n'aura jamais plus de quatre côtés ; et il ne semble pas  
possible que des vérités si claires et si apparentes puissent être soupçonnées d'aucune fausseté  
80 ou d'incertitude.

Toutefois, il y a long-temps que j'ai dans mon esprit une certaine opinion qu'il y a un Dieu  
qui peut tout, et par qui j'ai été fait et créé tel que je suis. Or, que sais-je s'il n'a point fait qu'il  
n'y ait aucune terre, aucun ciel, aucun corps étendu, aucune figure, aucune grandeur, aucun  
lieu, et que néanmoins j'aie les sentiments de toutes ces choses, et que tout cela ne me semble  
85 point exister autrement que je le vois ? Et même, comme je juge quelquefois que les autres se

trompent dans les choses qu'ils pensent le mieux savoir, que sais-je s'il n'a point fait que je me trompe aussi toutes les fois que je fais l'addition de deux et de trois, ou que je nombre les côtés d'un carré, ou que je juge de quelque chose encore plus facile, si l'on se peut imaginer rien de plus facile que cela ? Mais peut-être que Dieu n'a pas voulu que je fusse déçu de la sorte, car il est dit souverainement bon. Toutefois, si cela répugnait à sa bonté de m'avoir fait tel que je me trompasse toujours, cela sembleroit aussi lui être contraire de permettre que je me trompe quelquefois, et néanmoins je ne puis douter qu'il ne le permette. Il y aura peut-être ici des personnes qui aimeroient mieux nier l'existence d'un Dieu si puissant, que de croire que toutes les autres choses sont incertaines. Mais ne leur résistons pas pour le présent, et supposons en leur faveur que tout ce qui est dit ici d'un Dieu soit une fable: toutefois, de quelque façon qu'ils supposent que je sois parvenu à l'état et à l'être que je possède, soit qu'ils l'attribuent à quelque destin ou fatalité, soit qu'ils le réfèrent au hasard, soit qu'ils veuillent que ce soit par une continue suite et liaison des choses, ou enfin par quelque autre manière ; puisque faillir et se tromper est une imperfection, d'autant moins puissant sera l'auteur qu'ils assigneront à mon origine, d'autant plus sera-t-il probable que je suis tellement imparfait que je me trompe toujours. Auxquelles raisons je n'ai certes rien à répondre ; mais enfin je suis contraint d'avouer qu'il n'y a rien de tout ce que je croyois autrefois être véritable dont je ne puisse en quelque façon douter ; et cela non point par inconsidération ou légèreté, mais pour des raisons très fortes et mûrement considérées : de sorte que désormais je ne dois pas moins soigneusement m'empêcher d'y donner créance qu'à ce qui seroit manifestement faux, si je veux trouver quelque chose de certain et d'assuré dans les sciences.

Mais il ne suffit pas d'avoir fait ces remarques, il faut encore que je prenne soin de m'en souvenir ; car ces anciennes et ordinaires opinions me reviennent encore souvent en la pensée, le long et familier usage qu'elles ont eu avec moi leur donnant droit d'occuper mon esprit contre mon gré, et de se rendre presque maîtresses de ma créance ; et je ne me désaccoutumerai jamais de leur déférer, et de prendre confiance en elles tant que je les considérerai telles qu'elles sont en effet, c'est-à-dire en quelque façon douteuses, comme je viens de montrer, et toutefois fort probables, en sorte que l'on a beaucoup plus de raison de les croire que de les nier. C'est pourquoi je pense que je ne ferai pas mal si, prenant de propos délibéré un sentiment contraire, je me trompe moi-même, et si je feins pour quelque temps que toutes ces opinions sont entièrement fausses et imaginaires ; jusqu'à ce qu'enfin, ayant tellement balancé mes anciens et nouveaux préjugés qu'ils ne puissent faire pencher mon avis plus d'un côté que d'un autre, mon jugement ne soit plus désormais maîtrisé par de mauvais usages et détourné du droit chemin qui le peut conduire à la connoissance de la vérité. Car je suis assuré qu'il ne peut y avoir de péril ni d'erreur en cette voie, et que je ne saurois aujourd'hui trop accorder à ma défiance, puisqu'il n'est pas maintenant question d'agir, mais seulement de méditer et de connoître.

Je supposerai donc, non pas que Dieu, qui est très bon, et qui est la souveraine source de vérité, mais qu'un certain mauvais génie, non moins rusé et trompeur que puissant, a employé toute son industrie à me tromper; je penserai que le ciel, l'air, la terre, les couleurs, les figures, les sons, et toutes les choses extérieures, ne sont rien que des illusions et rêveries dont il s'est servi pour tendre des pièges à ma crédulité ; je me considérerai moi-même comme n'ayant point de mains, point d'yeux, point de chair, point de sang ; comme n'ayant aucuns sens, mais croyant faussement avoir toutes ces choses ; je demeurerai obstinément attaché à cette pensée ; et si, par ce moyen, il n'est pas en mon pouvoir de parvenir à la connoissance d'aucune vérité, à tout le moins il est en ma puissance de suspendre mon jugement : c'est pourquoi je prendrai garde soigneusement de ne recevoir en ma croyance aucune fausseté, et préparerai si bien mon esprit à toutes les ruses de ce grand trompeur, que, pour puissant et rusé qu'il soit, il ne me pourra jamais rien imposer.

Mais ce dessein est pénible et laborieux, et une certaine paresse m'entraîne insensiblement dans le train de ma vie ordinaire ; et tout de même qu'un esclave qui jouissoit dans le sommeil d'une liberté imaginaire, lorsqu'il commence à soupçonner que sa liberté n'est qu'un songe, craint de se réveillé, et conspire avec ces illusions agréables pour en être plus long-temps abusé,

ainsi je retombe insensiblement de moi-même dans mes anciennes opinions, et j'apprends de  
me réveiller de cet assoupissement, de peur que les veilles laborieuses qui auroient à succéder à  
140 la tranquillité de ce repos, au lieu de m'apporter quelque jour et quelque lumière dans la con-  
naissance de la vérité, ne fussent pas suffisantes pour éclaircir toutes les ténèbres des difficultés  
qui viennent d'être agitées.